



Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

142 | 2011
2009-2010

Études ottomanes

Nicolas Vatin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1121>

ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 47-50

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Nicolas Vatin, « Études ottomanes », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 142 | 2011, mis en ligne le 23 septembre 2011, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1121>

Tous droits réservés : EPHE

ÉTUDES OTTOMANES

Directeur d'études : M. Nicolas VATIN

Programme de l'année 2009-2010 : I. *Lecture et commentaires des Ğazavât-i Ğayrû-d-dîn Paşa*. — II. *Initiation à l'ottoman*.

On a continué cette année à travailler à la traduction et au commentaire des *Ğazavât-ı Ğayrû-d-dîn Paşa* (Geste de Ğayrû-d-dîn Paşa), biographie des frères Barberousse par Seyyîd Murâd¹. La lecture a été reprise au folio 15 v^o et poursuivie jusqu'au folio 42 r^o. Ces pages narrent les faits et gestes du frère aîné, Oruç, après son évasion de Rhodes où il était l'esclave d'un chevalier hiérosolimitain de haut rang.

Au lieu de regagner sa patrie de Mytilène, Oruç se met, à Antalya, au service d'un certain 'Alî qui lui confie un bateau de transport faisant du commerce avec l'Égypte, à une époque où le sultan ottoman apporte une aide technique et matérielle au sultan mamlouk inquiet de la progression portugaise. C'est précisément au Caire qu'Oruç embrasse la profession militaire, acceptant le commandement d'une galère, quelques jours avant le départ d'une flotte mamlouke vers le golfe d'Alexandrette, où elle est détruite par une escadre rhodienne (22 août 1510). Le récit de cet événement dans notre chronique, tout en s'efforçant de redorer le blason des musulmans qui auraient été pris par surprise – ce qui ne semble pas avoir été tout à fait le cas – présente de notables convergences avec le rapport du Grand Maître de Rhodes Aymeric d'Amboise². Ayant perdu son bateau, Oruç prend une nouvelle direction, puisqu'il se rend auprès du prince ĞorĞud, en poste à Antalya, qui l'autorise à armer en course. À en croire Seyyîd Murâd, Oruç aurait été, dans la fin de cet été 1510, particulièrement actif contre les intérêts rhodiens. En fait, ni les archives de l'Ordre, ni les *Diarii* de Sanudo ne conservent la trace d'une activité notable et Oruç est encore, à cette date, un trop petit personnage pour être connu des sources occidentales. Sa galiote est d'ailleurs détruite et il doit se retourner à nouveau vers le prince (installé à Manisa en mars 1511), passant – par prudence? – par l'intermédiaire d'un intime de celui-ci, Piyâle³. Le prince ĞorĞud reconnaît ouvertement pour son client Oruç, qui peut lancer une nouveau bâtiment en course, auquel Piyâle joint un sien bateau. C'est donc à la tête d'une petite flotille que, sur les injonctions de son protecteur Piyâle, Oruç va courir les mers en Occident pour la première fois, le long des côtes d'Italie où il réussit quelques coups heureux, sans pour autant laisser le souvenir de son nom, à cette date, chez Sanudo.

1. Pour une présentation de ce texte, de l'auteur et des manuscrits, cf. mon rapport sur l'année 2008-2009.
2. Cf. Marino Sanudo, *Diarii* XI, G. Berchet (éd.), Venise, 1883, col. 570-571 ; G. Bosio, *Del'istoria della sacra religione et illma militia di San Giovanni Gierosolimitano*, Rome, 1594-1602, II, p. 493-494.
3. Piyâle fut le dernier compagnon du prince et, après l'exécution de celui-ci sur l'ordre de son frère Selim I^{er}, le gardien de son mausolée.

Le récit des *Ġazavât* nous dit alors qu'Oruç, se trouvant à Mytilène apparemment à la suite de cette campagne et apprenant la fuite de Korkud devant le nouveau sultan Selîm I^{er}, choisit lui aussi de fuir de peur d'être entraîné dans la chute de son patron. Aussi S. Soucek date-t-il ce départ précipité de 1512, Oruç apprenant que les rapports s'étaient tendus entre Selîm et Korkud¹. En fait, les relations des frères furent d'abord bonnes et ce n'est qu'au début de 1513 que Korkud prit en effet la fuite², à laquelle le récit des *Ġazavât* fait précisément allusion. C'est donc vers la fin de janvier 1513 qu'Oruç quitta les eaux ottomanes, en plein hiver, signe de réelle inquiétude. Il y a donc dans sa biographie une lacune d'un an – l'année 1512 –, peut-être bien volontaire afin de ne pas mettre en lumière le rôle joué dans les événements de cette période par le client de Korkud qu'était en effet Oruç.

Quoi qu'il en soit, Oruç avait désormais quitté l'orbite ottomane. Après un hivernage en Égypte, il partit pour l'Occident, choisissant pour port d'attache Djerba, havre de corsaires depuis le xv^e siècle³. De son côté le frère cadet, Hızır Hayrî-d-dîn, inquiet du blocus naval organisé par İskender Paşa dans l'hiver 1513 et « craignant d'être opprimé au motif qu'il aurait lui aussi appartenu à Sultân Korkud », partit également pour l'Ouest au printemps. Mais s'il envisageait comme son frère une reconversion lui permettant de se faire oublier, c'était dans un tout autre esprit, et sans quitter l'espace ottoman : ayant fait l'acquisition au Maghreb d'un lot d'esclaves noirs, il alla les vendre à Preveza, dans l'intention de s'implanter dans la région de Smederevo comme chef d'*aķıncı* (irréguliers faisant des raids frontaliers). À en croire les *Ġazavât*, c'est un hasard – l'acheteur de son bateau s'étant révélé un mauvais payeur – qui l'amena à reprendre la mer en corsaire autant qu'en commerçant et à retrouver à Djerba son frère, qui songeait précisément à regagner les territoires ottomans. Ces retrouvailles décidèrent de leur avenir : les deux frères gagnèrent Tunis pour s'établir officiellement comme corsaires, à l'automne 1513, beaucoup plus tard, donc, que ne l'ont longtemps admis les historiens du Maghreb.

Bien accueillis par le sultan Hafside de Tunis, qui leur abandonna La Goulette moyennant le versement du quint sur leurs prises – ce qui implique un lien de souveraineté –, les deux frères se lancèrent alors avec succès dans la course contre les intérêts génois et espagnols. Jusqu'à ce moment du récit, l'analyse interne attentive du texte et la comparaison avec les autres sources disponibles nous ont permis d'établir la chronologie bien plus précisément qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. L'historien – et sans doute le chroniqueur ottoman rédigeant dans les années 1540 – était sur ce point aidé par les liens de la biographie des frères Barberousse avec la « grande histoire ». Il n'en va plus de même désormais dans les années 1514-1515, période où le nom des Barberousse commence à peine à apparaître dans les sources occidentales

1. Cf. S. Soucek, « The rise of the Barbarossas in North Africa », *Archivum Ottomanicum*, III (1971), p. 238-250 (p. 244-245).

2. Cf. une lettre du baile vénitien Nicolo Justinian datée à Brousse du 20 janvier 1513, reproduite par M. Sanudo, *Diarii XVI*, F. Stefani, G. Berchet et N. Barozzi (éd.), Venise, 1886, col. 44 : Selîm, écrit-il, a fait tuer tous ses neveux et est parti contre Korkud, dont on dit qu'il va à Bodrum.

3. Cf. S. E. Tlatli, *Djerba et les Djerbiens*, Tunis, 1942. les pages que consacre à Djerba Pîrî Re'îs, qui y séjourna lui-même au début du xv^e siècle, sont d'un grand intérêt : *Kitâb-ı bahriyye*, F. Kurtoğlu (éd.), Istanbul, 1935, p. 663 sqq.

contemporaines. La chronologie des *Gazavât* est elle-même à l'évidence fautive. On peut néanmoins repérer ici ou là des convergences de sources. C'est ainsi que la campagne du printemps 1514, marquée par la prise, à la suite d'un combat difficile, d'un gros bateau où étaient embarqués de nombreux hommes armés semble faire écho aux « premiers exploits de Barberousse dans nos mers » mentionnés par Lopez de Gomara¹, qui évoque la prise de la « nave de la Caballeria », exploit qui (sans d'ailleurs être attribué aux Barberousse) est mentionné dans les *Diarii* de Sanudo² au printemps 1514. En revanche, la progression du récit ottoman donne à penser que la première tentative des deux frères contre Bougie date de 1515. De fait, leur présence devant Bougie est bien attestée en 1515³. Mais, excepté Marmol (qui n'évoque qu'un seul siège daté de 1514), les sources s'accordent pour parler de deux sièges et le récit de Léon l'Africain, témoin oculaire du second siège en 1515, ne permet pas de douter de la chronologie⁴. Les derniers folios étudiés cette année évoquent les suites de cette tentative malheureuse au cours de laquelle Oruç avait perdu un bras : razzias dans les eaux et sur les côtes d'Andalousie, descente à Minorque pour se réapprovisionner, opérations de course aux environs de l'île d'Elbe.

Dans le résumé qui précède, j'ai insisté sur les questions de chronologie, dans la mesure où la lecture attentive du texte et la comparaison avec d'autres sources a permis d'y voir plus clair sur nombre de points, et de ce fait de mieux comprendre la logique du récit en le replaçant dans le contexte historique. D'autres sujets ont attiré notre attention.

On peut relever dans le récit des imprécisions ou des erreurs entraînées par les risques propres à la mémoire orale, ou consciemment entretenues pour placer les héros sous leur meilleur jour. C'est ainsi qu'on est frappé par l'insistance de l'auteur à présenter les frères Barberousse comme d'honnêtes marchands, pieux musulmans voués au service du sultan ottoman devenus malgré eux des corsaires à la suite d'événements historiques les dépassant. Encore ne sont-ils jamais désignés par le terme *levant* (qu'on pourrait plus ou moins traduire par « corsaire ») ; Seyyîd Murâd préfère insister sur leur piété. On peut se demander s'il n'y a pas là la volonté consciente, politique, dans un texte commandé par le sultan lui-même, de montrer que *Hayrû-d-dîn Paşa*, premier « beylerbey des îles » et glorieux chef de la marine ottomane, n'était pas un aventurier douteux – pirates et corsaires n'étaient guère appréciés du bon peuple –, mais un

1. F. Lopez de Gomara, *Crónica de los Barbarrojas*, dans *Memorial Histórico Español*, vol. VI, Madrid, 1853, p. 356 sqq.
2. M. Sanudo, *Diarii XVIII*, F. Stefani, G. Berchet et N. Barozzi (éd.), Venise, 1887, col. 242, 278.
3. Cf. M. Sanudo, *Diarii XXI*, Venise 1887, col. 382 ; Jean Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, A. Épaulard (trad.), Paris, 1956, p. 361.
4. Cette chronologie, conforme au récit de G. Zurita (*Los cinco libros postreros de la historia del rey don Hernando el Catholico*, t. VI de la *Chronista del Reyno de Aragon*, Saragosse, 1670, 399 r°), est celle adoptée à juste titre par G. Fisher (*Barbary Legend*, Oxford, 1957, p. 47) et L. Merouche (*Recherches sur l'Algérie à l'époque ottomane. II. La course, mythes et réalités*, Saint-Denis, 2007, p. 62). Haedo, *Histoire des rois d'Alger*, H.-D. de Grammont (trad.), rééd. Saint-Denis, 1999, p. 25-26 et 29 (suivi par Ch.-A. Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*, Paris, 1964, II pp. 254-255 et J. M. Abun-Nasr, *A History of the Maghrib*, Cambridge, 1971, p. 163) date les deux sièges de 1512 et 1514. Or nous savons maintenant qu'en 1512, les Barberousse n'étaient pas encore arrivés au Maghreb.

homme de bonne famille, honnête et pieux¹. Relevons, dans le même esprit, un passage émouvant sur le sort lamentable des crypto-musulmans demeurés en Andalousie, cette vieille terre d'Islam.

Pourtant, il faut aussi insister sur le fait qu'on dispose souvent d'éléments assez précis et sûrs pour accepter comme véridique dans ses grandes lignes le récit de Seyyîd Murâd. Du reste, si l'on fait abstraction d'exagérations épiques, il nous donne une image vivante de la course au début du XVI^e siècle. Oruç et Hayrî-d-dîn, qui se sont imposés par leur bravoure et leur succès, fédèrent autour d'eux des aventuriers indépendants qui s'associent à eux pour une saison. Ils doivent tenir compte de cette situation dans leur action, quitte à se lancer dans de dangereuses opérations pour permettre à tous de faire du butin. On apprend aussi au détour d'une phrase la présence de médecins et chirurgiens chrétiens embarqués parmi leurs hommes. On constate que, à Minorque, Hayrî-d-dîn escomptait vendre paisiblement ses captifs aux insulaires. Du reste Pîrî Re'îs signale la présence, non loin de Port-Mahon, d'une source où venaient régulièrement faire eau des corsaires turcs et arabes². Cette distinction, sous sa plume, est assez éclairante sur les relations qui pouvaient régner au Maghreb entre les indigènes et les nouveaux venus « turcs ». Les hauts et les bas qu'alliaient connaître Oruç et Hayrî-d-dîn en Tunisie et en Algérie confirment que l'appartenance commune à l'Islam n'était pas un argument suffisant pour permettre aux aventuriers ottomans de s'imposer sur place.

Un dernier point mérite d'être souligné. Les débuts de la geste de Hayrî-d-dîn Barberousse avaient principalement été consacrés aux exploits de son aîné, Oruç. Or, à partir de l'installation à La Goulette, l'intérêt se déplace progressivement vers le cadet, Hızır Hayrî-d-dîn, à la gloire duquel l'ouvrage est consacré. Par petites touches, Seyyîd Murâd met celui-ci en valeur, consacrant de plus en plus d'espace à ses faits et gestes au détriment de ceux d'Oruç. On voit même ce dernier se lancer dans une opération inconsidérée devant Bougie, malgré les conseils de Hızır, et le payer de la perte de son bras. Dès lors, il est fatigué, diminué. Hızır Hayrî-d-dîn, au contraire, par sa bravoure entreprenante, s'attire le respect et la confiance des marins : « Stupéfaits à la vue de l'audace et de la hardiesse que montrait ainsi Hayrî-d-dîn, ses camarades se vouèrent à nouveau à lui de tout leur cœur » (39^r). À en croire même Seyyîd Murâd – alors que nous savons pourtant que le nom de Barberousse commençait seulement à être connu chez les chrétiens –, « Son nom était à cette époque devenu si célèbre que la plupart des bateaux qui le rencontraient renonçaient à combattre. Mais s'ils ne le reconnaissaient pas et croyaient avoir affaire à un autre corsaire, alors ils se battaient. Car s'ils le reconnaissaient, aucun ne combattait : ils étaient exactement dans la situation d'une souris à la vue d'une chatte. Le misérable [auteur] suppose que Dieu (qu'Il soit exalté) a créé Barberousse pour effrayer les mécréants qui sont sur les rives de la mer, afin qu'ils ne puissent pas se déplacer à leur gré » (42^r).

1. Sur cette question, j'ai rédigé un article paru sous le titre « “Comment êtes-vous apparus, toi et tes frères ?” Note sur les origines des frères Barberousse », *Studia Islamica*, nouvelle édition, I (2011), p. 103-131.
2. Pîrî Re'îs, *op. cit.*, p. 532.